

1947-1948 : C'était l'après-guerre. Avec la liberté, les Yvréens avaient retrouvé le goût de la fête et tous les Anciens conservent d'innombrables photos de cette fête, organisée ces deux années là par le Comité des Fêtes. Dans ces temps de pénurie on ne sortait pas facilement « le Kodak », c'est dire combien ces festivités ont marqué les esprits.

Merci à tous ceux qui nous ont permis de retrouver les acteurs de ces événements, A. Thimon, C. Guittet, M. Torchet, M. Langeven et plus particulièrement Mme Alice Debris qui nous a confié sa collection de photos et ses souvenirs. Et pour cause, Mme Debris a toujours été aux côtés de son mari, Charles, accordéoniste de talent qui a diverti sa commune - et même le département - pendant des décennies, avec son orchestre : le « Béner-Jazz » puis l'« Atomic Musette », créant même de nombreuses chansons. Avec son orchestre, il pouvait animer une soirée avec un pot-pourri des ses succès : La Java Mancelle, Yvré Marche, Atomic Swing... (plus tard, il y aura l'Yvréenne et la chanson des Baladins).

De longs préparatifs

Tout commençait par l'élection de la reine et de ses demoiselles d'honneur : Gisèle Dorizon en 47 et Odette Touchard en 48. Toute la population était alors à l'ouvrage. Pendant plusieurs semaines, on se réunissait chez certains commerçants et agriculteurs pour confectionner des fleurs en papier, des guirlandes de feuillage qui décoreraient les rues, les vitrines et les façades des particuliers. Il fallait aussi préparer les chars : camions, plateaux, tracteurs prêtés par des artisans et des agriculteurs. Même le Camp d'Auvours apporta son concours en fournissant 4 ou 5 camions, avec les chauffeurs et le plein d'essence ! Enfin les figurants rivalisaient d'imagination et d'ingéniosité pour façonner leurs costumes.

« En ce temps là, il y avait de l'entraide », note Mme Debris, mi-attendrie, mi-nostalgique. Ainsi, le char de la reine était constitué d'un plateau prêté par la ferme des Rochers, tractée par la jeep du garagiste R. Loiseau, et la décoration était assurée par les familles du Polucan, Debris, Cabaret, Garnier... qui se réunissaient chez les Dorizon à la Chicotière. Il en était ainsi pour les autres chars : chars des gitans, des enfants, de la moisson, des meuniers, des sports, du bâtiment... et des prisonniers. En 1947, les prisonniers français étaient gardés par des Allemands, et l'année suivante, c'était le contraire : pendant le défilé les Français assénaient des coups aux vaincus tandis que des spectateurs faisaient pleuvoir tomates, œufs et détritrus !

Jour de fête

Le dimanche, à 14 h, tous les chars se rassemblaient route de la gare, puis le cortège démarrait pour un long défilé dans Yvré, fanfare en tête et trompettes de cavalerie. Les figurants se faisaient applaudir tandis que les Majestés saluaient gracieusement et envoyaient des baisers à la foule enthousiaste.

À 16 h 30, avait lieu la présentation des chars sur la place de l'église, devant un jury, avec « chansons pour amateurs et concert ». Les bals commençaient bientôt à la Chaumière et à la

Croix Blanche. À 22 heures, c'était la retraite aux flambeaux avec nouveau défilé des chars... illuminés. Enfin on retournait s'étourdir au bal jusqu'à l'aube.

Ce fut une belle aventure, pleine de convivialité, de solidarité, de fraternité et de joie, mais la tâche était lourde. À partir de 1949, le Comité des Fêtes se lança dans l'organisation de courses cyclistes.

Que la fête commence !

Cette atmosphère d'insouciance et de gaieté durait en fait depuis deux ans, depuis le 8 mai 1945 exactement.

Pendant trois jours et trois nuits Yvré fêta l'armistice par des défilés, des chansons, et surtout en dansant... en matinée et en soirée ! Les bals clandestins étaient déjà du passé. Une nuit, se souvient Mme Debris, les musiciens entraînent la foule à la gare d'Yvré où l'on dans en plein air, puis tous continuèrent leur périple en remontant le bourg jusqu'au carrefour du cimetière, pour danser encore... Comme les journées étaient rudes pour tout le monde, les musiciens, infatigables, se chargèrent de réveiller les commerçants au petit jour.

Désormais, les bals ne désemplirent plus le dimanche ; on s'y rendait par familles entières. Un coup de tampon au poignet et on pouvait entrer dans les deux salles. Celles-ci étaient chauffées au poêle à bois... qui fumait parfois. Quant au parquet, il était ciré à la bougie : parfois l'orchestre s'arrêtait, on dispersait de la bougie râpée et les danseurs, reprenant la dans, étalaient la bougie avec leurs semelles !

On dansait alors la java, la valse-musette, la paso-doble, le tango, la rumba, le swing et même la « danse atomique ». Mais les pistes étaient soumises à rude épreuve : à chaque coup de cymbales, les cavaliers faisaient sauter en l'air leur cavalières qui retombaient toutes en même temps ; il fallu changer les parquets.

C'est Charles Debris qui chantait au micro accompagné par les danseurs qui fredonnaient les paroles apprises à la radio et dans les chansonniers. Quelle ambiance ! Tout le monde connaissait :

« Fleur de Paris », « Le Chant du Gardian », « Le dénicheur », « J'ai pleuré sur tes pas », « Ah le petit vin blanc », « Mon amant de St Jean », « La valse brune », « Oublie-moi », « Amor, amor... ».

C'est à cette époque que les assemblées connurent leurs jours de gloire dans toute la commune. À Parence la piste était installée au milieu de la route ! À Yvré, entre deux danses, jeunes et vieux se rendaient à la fête foraine avec les manèges Merchier, ou bien participaient aux jeux organisés par les commerçants : mât de cocagne, courses en sacs, aux œufs durs...

Le temps du carnaval était aussi l'occasion de bals masqués très fréquentés ; on organisait souvent des noces entières. À minuit, entrait un mystérieux homme cheval suivi d'une file de compagnons masqués. Les musiciens jouaient alors une musique particulière tandis que le groupe dansait autour de la piste au milieu des autres danseurs médusés ; les intrus repartaient dans la nuit aussi mystérieusement, vers un autre bal pour exécuter les mêmes rites : c'était l'entrée de Bidoche, danse ancestrale qui se perpétue encore ici et là.

Ah ! C'était le bon temps !

Toutes ces distractions peuvent paraître un peu puériles mais les moyens d'alors étaient bien limités. Yvré, qui avait connu les privations et les angoisses de l'Occupation, était encore une commune rurale peuplée de petits commerçants, artisans, bordagers, maraîchers, et ouvrier de la Filature, la vie quotidienne n'était pas toujours rose. Alors il fallait bien oublier les soucis le temps d'un dimanche.

Et Mme Debris de conclure :

« On n'était pas riches mais on s'amusait bien ! »

Jacqueline MENAGER, 2001